AUJOURD'HUI

Hebdomadaire libertaire

OMC vs le peuple

A la fois diabolisés et minimisés par les médias, les opposants à l'OMC s'apprêtent à manifester leur mécontentement le samedi 16 mai à Genève[1]

Dans un article paru dans la *Tribune de Genève* du 5 mai 1998, Renato Ruggiero, directeur de l'OMC, déclare que « *la résistance [au libéralisme] est le fait d'une petite minorité, avec une vision ridicule, marxiste et dépassée du monde* ». Mais il promet d'engager le dialogue : « *Je partage [les] préoccupations [des opposants]. Mais je ne m'arrête pas là. J'essaie de trouver des solutions et d'aller de l'avant* ».

Dans le même quotidien, une semaine auparavant, on pouvait lire une page entière consacrée aux risques encourus par *l'image* de Genève, qui pourrait être ternie par des manifestations violentes le 16 mai.

M. Ruggiero fait bien évidemment partie de cette « super classe », dont nous parlions dans notre éditorial de la semaine dernière (Aujourd'hui n° 12), qui, avec l'aide d'experts et de scientifiques à sa botte, et celle de ses alliés objectifs les médias dominants, tente, à tout prix, de décrédibiliser toute opposition au dogme libéral, érigé patiemment en vérité première et unique.

Quand M. Ruggiero qualifie les opposants au capitalisme, ou du moins leur vision du monde de « *ridicule* », et quand il les taxe d'immobilisme, il tente de les faire passer pour irrationnels, tout en servant à la louche le leit-motiv du capitalisme : *nous savons ce qui est bon pour vous.*

Quand la *Tribune de Genève* agite l'épouvantail de l'émeute, elle aussi fait basculer le débat dans l'irrationnel : pensez, tous ces agités qui risquent, avec leurs actions épidermiques et irréfléchies, de faire souffler un vent déplaisant sur Genève au moment de la visite du couple Clinton.

L'opposition au capitalisme se recrute,

comme on a pu le constater lors de la rencontre organisée par l'Action Mondiale des Peuples (AMP) au mois de février à Genève, parmi un large éventail de populations.

Atteints parfois dans leur chair, dans leur intégrité morale et psychologique, les victimes du capitalisme, paysans, chômeurs, sans-abri, réfugiés, travailleurs... du monde entier savent intimement, de manière parfaitement rationnelle pourquoi le capitalisme est mauvais pour eux. C'est une question de simple bon sens. Le capitalisme tue. Le capitalisme fait souffrir.

M. Ruggiero, chantre d'une certaine « raison » très orientée, adepte de la méthode Coué capitaliste, ne nous expliquera pas pourquoi il sait mieux ce qui est bon pour tous : il lui suffit, sans aucun doute, de *dire*, pour que l'énoncé devienne *vrai.*

F. Mirail

1. Rendez-vous à 14h00 à la Place Neuve. La manifestation se terminera par un meeting-fête devant le siège de l'OMC

ABONNEMENTS

- 3 mois (12 N°) : 15 FS, soutien 25 FS
- 6 mois (24 n°) : 30 FS, soutien 50 FS
- 12 mois (48 n°) : 60 FS, soutien 100 FS

AUJOURD'HUI est un hebdomadaire du vendredi, réalisé par un collectif constitué au sein d'Aide Mutuelle.
Editeur responsable : Claude Cantini.
Tirage : 200 ex.
AUJOURD'HUI
c/o Aide Mutuelle,
case postale 664
1211 Genève 4
CCP 17-471708-7
Web :www.tao.ca/~cas/aujour.html
e-mail: cas.ch@tao.ca
edam.ch@tao.ca

Entrevue

Chomsky: médias et vision du monde

Education

Francisco Ferrer et l'« escuela moderna »

Danemark

Parti-pris médiatique à propos d'une grève

AUJOURD'HUI
sur
Internet
www. tao. ca/~cas/aujour. html

Entrevue

Ma théorie du monde est simple

Noam Chomsky, professeur au* Massachussets Institute of Technology*, linguiste et écrivain, est auteur de nombreuses publications sur la politique étrangère américaine, les questions internationales, les droits de la personne et les médias

À propos des intellectuels

Noam Chomsky : Les intellectuels ont un problème : ils doivent justifier leur existence. Or, si vous dites les choses en langage simple [...]. En fait, on ne comprend pas grand-chose; il y a peu de choses concernant le monde qui sont comprises. La plupart des choses qui sont comprises, à part peut-être certains secteurs de la physique, peuvent être exprimées à l'aide de mots très simples et en des phrases très courtes. Mais si vous faites cela, vous ne devenez pas célèbre, vous n'obtenez pas d'emploi, les gens ne révèrent pas vos écrits, etc. Il y a là un défi pour les intellectuels. Il s'agira de prendre ce qui est plutôt simple et de le faire passer pour très compliqué et très profond. Les groupes d'intellectuels interagissent comme cela. Ils se parlent entre eux, et le reste du monde est supposé les admirer, les traiter avec respect et ainsi de suite. Mais traduisez en langage simple ce qu'ils disent et vous trouverez bien souvent ou bien rien du tout, ou bien des truismes, ou bien des absurdités.

A propos de l'« engagement politique » et du travail scientifique

[...]

N. Chomsky : Il y certainement des rapports ténus [...] entre les deux, mais on ne peut très certainement pas déduire l'un de l'autre. Et pour ce qui est d'une théorie du monde, c'est essentiellement de bon sens qu'il s'agit [...]. Je passe beaucoup de temps à donner des conférences, un peu partout, à parler à des auditoires composés de gens ordinaires, d'enfants, etc. Je pense que quoi que ce soit de ce qui est compris à propos du monde, cela peut être dit à l'aide de mots simples, et qu'il y a peu de choses qui sont comprises. De telle sorte que je n'ai pas une grande théorie à propos du monde. J'essaie de comprendre les choses du mieux que je peux et de les expliquer au gens du mieux que je peux, et puis de les écouter. Personne ne devrait écrire de livre sur ma théorie du monde. Elle est toute simple. Mon travail en linguistique, quant à lui, est compliqué et difficile : il appartient à la science.

L'anarchiste

N. Chomsky : C'est certainement légitime [de dire que je suis anarchiste]. Mais il faut s'entendre sur ce qu'est l'anarchisme. De mon point de vue, l'anarchisme est une tendance dans l'histoire de la pensée et de l'action visant à débusquer les structures d'oppression et de domination où qu'elles se trouvent et à mettre en cause leur légitimité et, advenant qu'elles ne peuvent se justifier – ce qu'elles ne peuvent faire que très rarement – à chercher des façons de les éliminer. C'est cela, l'anarchisme. Il y a, bien sûr, des structures de domination qui peuvent être légitimes. Si ma petite-fille de trois ans veut traverser la rue et que je l'agrippe par le bras et l'en empêche pour éviter un accident, cela constitue un cas d'oppression et de domination, mais pour lequel on peut fournir une justification. D'un autre côté, la plupart des structures de domination et d'oppression ne résistent pas à l'analyse. Elles sont imposées dans l'intérêt des maîtres. La plupart du temps, on ne les reconnaît même pas pour ce qu'elles sont et on a tendance à les considérer comme nécessaires.

Dans nos sociétés, par exemple, on considère comme allant de soi que les décisions d'investissement soient entre

les mains de propriétaires privés et pas entre celles des travailleurs. Et on a ainsi divers problèmes de politique industrielle. Tout cela n'est pas une loi de la nature. il faut donc amener les gens à voir cette forme de domination et d'oppression et à se demander si elle est légitime. Comme on découvre vite que ce n'est pas le cas, il faut chercher des moyens de s'en défaire. C'est cela l'anarchie.

Les médias et la fabrication du consentement

N. Chomsky : Je devrais dire, au cas où cela ne serait pas tout à fait clair, que les médias sont loin d'être mon principal intérêt. Je m'intéresse à la culture intellectuelle, à l'idéologie. Une bonne partie de mon travail porte sur le savoir [...], ce qui n'est pas aussi facilement présentable et vulgarisable; c'est ce qui explique qu'on se concentre surtout sur ce que je dis sur les médias. Ceci dit, les médias sont, bien sûr, un élément important du système idéologique d'endoctrinement et il vaut la peine de s'y intéresser de près.

En ce qui les concerne, pour autant que je sache, ce qui est vrai des États-Unis l'est aussi pour [...] partout ailleurs. Il existe des études comparatives. Mais elles sont peu nombreuses, c'est intéressant de le noter. La plupart du travail de critique des médias est fait aux États-Unis. Il y a, dans l'intelligentsia européenne et je présume que c'est un peu la même chose au Canada, l'illusion d'être au-dessus de tout ça, d'être libre et indépendant. Aux États-Unis, il y a moins d'illusions à ce propos et donc plus de travail d'analyse critique des médias. Il s'en fait aussi ailleurs, bien sûr, mais beaucoup moins. Quoi qu'il en soit, il y a eu quelques études comparatives des médias et les résultats sont intéressants. Par exemple, voici un cas bien documenté dont les résultats, je pense, pourraient être généralisés. Mon collègue Edward Herman et moi-même avons écrit un livre intitulé *Manufacturing Consent* pour lequel nous avons fait beaucoup d'études de cas. L'une d'elles, et c'est son travail à lui dans ce cas-ci, visait à comparer la couverture par les médias américains des élections au Nicaragua et au El Salvador qui avaient lieu à peu près au même moment. Le gouvernement américain avait en horreur les élections au Nicaragua et voulait les détruire; mais il adorait les élections au El Salvador et les présentait comme quelque chose de merveilleux. Les deux cas étaient donc traités selon des critères différents. Au El Salvador, l'intervention des guérillas était présentée comme quelque chose d'horrible, au Nicaragua l'intervention des guérillas signifiait la liberté. De longues files d'attente au Nicaragua prouvaient que le régime était dictatorial, au El Salvador c'était un indice de démocratie. La question que nous avons posée était la suivante : les médias ont-ils utilisé les mêmes critères pour juger des deux cas ou ont-ils utilisé des critères opposés, en conformité avec le point de vue du gouvernement? On démontre vite qu'ils utilisent des critères opposés, qu'ils suivent la ligne de pensée du gouvernement.

Un chercheur, en Hollande, a repris le même modèle et l'a appliqué avec encore plus de soin que nous à 14 quotidiens européens d'un peu partout. La question était simplement de savoir s'ils appliquaient les mêmes critères dans les deux cas, s'ils étaient au moins honnêtes dans leur traitement ou s'ils se contentaient de suivre le point de vue du gouvernement américain. Il a pu les classer. Le plus honnête était *The Guardian*, de Londres; la presse conservatrice allemande était relativement honnête [...]; le pire de tous était *Libération*, de Paris, super reaganien, allant au-delà des pires journaux américains dans son adhésion à la propagande du gouvernement américain. [...]

Optimisme, pessimisme et pari de Pascal

N. Chomsky : Que quelqu'un soit optimiste ou pessimiste est une question de personnalité sans intérêt. On peut poser la question comme ceci. J'ai deux possibilités : la première est de présumer qu'il est possible d'améliorer les choses, la seconde qu' il n'y a rien à faire. À partir de là, c'est le pari de Pascal. Si j'opte pour la seconde alternative, si je considère qu'on ne peut rien faire, alors on peut garantir que le pire va survenir. Si je fais le choix optimiste, alors peut-être que ça va changer. On ne sait rien d'autre.

Propos recueillis par N. Baillargeon le 21 janvier 1993 Entretien paru dans Rebelles n°42, printemps-été 1998, Montréal

SUR ET DE CHOMSKY, LIRE

- **Un monde complètement surréel**, Editions EDAM, CHF 4.-
- **Les dessous de la politique de l'Oncle Sam**, Editions Ecosociété, CHF 13.-
- **L'an 501, la conquête continue**, Editions Ecosociété, CHF 34.-
- **Entretiens avec Chomsky**, David Barsamian, Editions Ecosociété, CHF 18.50

Tous ces livres peuvent être commandés à Aide Mutuelle, case postale 664 1211 Genève 4 Frais de port en sus

Danemark

Grève de luxe ?

Si d'aucuns croient encore que les journaux donnent des informations objectives sur l'actualité, le traitement par la presse de la grève danoise devrait définitivement les détromper

Au moment où nous écrivons ces lignes, nous ne savons pas si cet événement, auquel participent un demi-million de personnes, aura trouvé son épilogue. Par contre, il est évident que la façon dont on en parle dans les journaux qui nous sont accessibles est extrêmement partisane. *24 Heures* du 5 mai titre par exemple « *Le Danemark s'offre une grève de luxe* ». Selon le quotidien vaudois « *rien ne justifiait ce mouvement d'une si forte ampleur* ». Tiens donc, alors pourquoi font-ils grève? La réponse du pisse-copie est simple, c'est par pur égoïsme. Comme lors du grand mouvement gréviste de 1995 en France, nous avons affaire à une grève de privilégiés. La seule différence, c'est qu'ici nous n'avons pas affaire à des fonctionnaires, mais à des ouvriers privilégiés. Car, toujours selon *24 Heures*, « *le pays baigne dans une prospérité convoitée à l'étranger. Mais, justement, les employés danois, surtout les ouvriers, veulent profiter plus [...] de l'état florissant de l'économie. Ils ne veulent pas plus d'argent, mais plus de temps libre!* » Les prétendus « représentants » des travailleurs ignoraient-ils cette aspiration lorsqu'en mars, ils négociaient les conventions collectives? Ces bureaucrates sont-ils si éloignés des ouvriers, qu'ils méconnaissent leurs aspirations? La seule chose qu'on nous dit, c'est que, selon les leaders syndicaux, « *la sixième semaine de congé payée réclamée est trop coûteuse* ». Trop coûteuse pour qui? Ce n'est pas précisé.

Si les journalistes sont incapables de comprendre les causes d'un événement, ils sont par contre très bons pour raconter des histoires sensationnelles retransmises par la télévision danoise et qui « *pourraient nuire aux grévistes* ». *Le Temps* du 5 mai titre « *La compréhension des Danois s'étiole face à la grève* ». Et Antoine Jacob, l'envoyé spécial du dernier né des quotidiens romands, insiste sur les problèmes d'hygiène dans les hôpitaux, les crèches... pour cause de grève du personnel de nettoyage. Il nous raconte que « *Dans les fermes d'élevage [...] poulets et cochons meurent par milliers. En l'absence des camions devant les conduire à l'abattoir, ces bêtes se piétinent les unes contre les autres. De quoi scandaliser une partie des Danois, écologistes dans l'âme* ». Non bien sûr, le scandale ne réside pas dans l'élevage en batterie et dans la production à flux tendu qui dure toute l'année... mais dans une grève des camionneurs de deux ou trois semaines! Est-on allé interroger des grévistes, pour comprendre leurs motivations? Vous n'y pensez pas! Les témoins des journalistes sont triés sur le volet. Dans *Le Monde* du 6 mai, le même Antoine Jacob a choisi, par exemple, une responsable du tourisme qui se plaint du taux de remplissage des hôtels. Il nous sert aussi quelques propos d'une infirmière probablement non gréviste. Pour *Le Temps*, il a retenu ces quelques mots : « *Nous travaillons trop et, du coup, nous n'avons pas assez de temps à consacrer à nos familles* », mais dans *Le Monde*, journal soi-disant plus à « gauche », cette même femme déclare : « *Evidemment, tout le monde a envie d'une sixième semaine de congés payés. Mais c'est vrai que, vu de l'étranger, nous pouvons passer pour des enfants gâtés* ».

La palme revient pourtant à Slim Allagui dans *24 Heures*. A propos de certaines scènes de panique de consommateurs venus faire des stocks dans les supermarchés à la veille de la grève, il nous sert les propos du secrétaire général de la Croix-Rouge danoise, un certain Joergen Poulsen, qui déclare : « *Les Danois ne sont pas plus civilisés que ceux qui sont victimes de la famine dans le monde! Ils ont réagi exactement comme lorsque la Croix-Rouge jette des sacs de vivres par avion sur les régions en proie à la guerre civile* ».

De vrais barbares ces Danois! Ce n'est en tout cas pas en Suisse qu'on verrait un « chenit » pareil!

M. Argery

LA FABRIQUE DE LA VÉRITÉ

Le marché et ses serviteurs politiques et médiatiques travaillent sans relâche à la construction et la consolidation de l'idée que l'organisation de la société selon leurs intérêts est, en fait, son organisation naturelle. Leur intention est d'établir en dogmes ce que sont, en réalité leurs choix politiques, économiques et sociaux. Cette rubrique se veut une collection des produits de cette vaste usine à construire des « vérités ».

« [...] tous les pays du monde industrialisé [...] sont engagés dans une course à la compétitivité dans lequel le bas niveau des impôts et le haut niveau de formation et de qualification de la population sont devenus des facteurs-clés. Personne ne maîtrise ce système de contraintes, aucun pays, aucun parti; il est lié à la globalisation. Mais ne pas s'engager dans la course est suicidaire. »

Contribution de Walo Hutmacher, propos recueillis par Le Courrier, 1er mai 1998

Éducation

Dossier éducation libertaire (III)

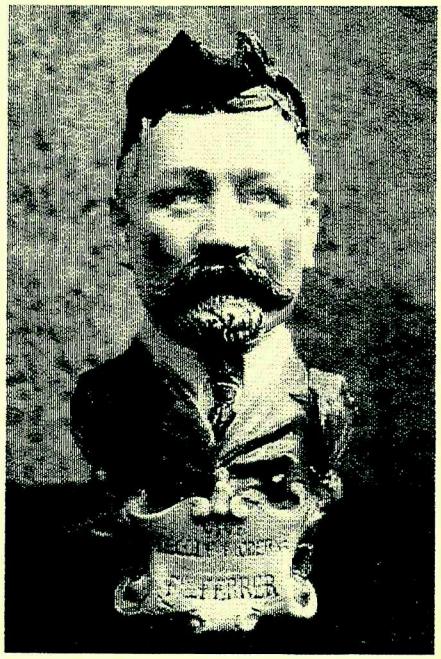
L'éducation, l'enseignement et la pédagogie se situent parmi les premières préoccupations des libertaires. Tant au point de vue théorique que pratique, les libertaires ont fait et font preuve d'originalité, et se trouvent à la base des réflexions et expériences les plus progressistes. C'est cet aspect de la pensée libertaire que le collectif d'Aujourd'hui se propose de présenter à ses lecteurs dans une série d'articles consacrés aux théoriciens et praticiens, aux expériences éducatives qui ont jalonné l'histoire du mouvement libertaire
(Pour lire les deux premiers articles, voir Aujourd'hui n° 7 et n° 11)

Francisco Ferrer et l'« escuela moderna »

Francisco Ferrer Guardia est né le 10 janvier 1859 près de Barcelone. Pendant son enfance, il subit les affres de l'école espagnole d'alors, entièrement sous la férule de l'Église, laquelle lui consacrait, selon les dires d'un inspecteur de l'enseignement primaire, des crédits qui ne dépassaient que de peu ceux affectés aux dépenses de cire et d'encens. Le maître n'est qu'un sous-curé, et n'enseigne que quelques rudiments de langue, de mathématique et de sciences humaines. L'essentiel du temps scolaire est affecté à l'histoire sainte, la prière, le catéchisme,... La discipline, de fer, est la règle, et les châtiments corporels de rigueur. Quant à l'hygiène, elle ne fait tout simplement pas partie des préoccupations. Il n'est pas rare de voir la classe entière attraper la gale. C'est dans cette très mauvaise expérience scolaire qu'il faut sans doute rechercher l'origine de la vocation d'éducateur de Ferrer. Au moment de fonder l'École Moderne, il dira d'ailleurs : « *Je n'aurai qu'à prendre le contre-pied de ce que j'ai vécu* ».

En 1873, Ferrer est placé comme commis chez un drapier des faubourgs de Barcelone. Il se trouve en contact avec une classe ouvrière qui aspire déjà au socialisme, et, par son patron, avec une petite bourgeoisie aux idées républicaines et anticléricales. Ferrer, après avoir lu les auteurs révolutionnaires, se met à militer. A vingt ans, il devient contrôleur de billets dans une compagnie de chemin de fer et entre dans une loge maçonnique. Après avoir tenté d'organiser une grève ferroviaire en 1885 et participé à un mouvement insurrectionnel en 1886, il se voit dans l'obligation de quitter l'Espagne. Réfugié à Paris, il est en contact avec les anarchistes français. Tout à tour marchand de vin et restaurateur, il finit par donner des cours d'espagnol : c'est la première concrétisation de son intérêt pour l'éducation. Autodidacte, il ne ménage pas ses efforts afin de parfaire ses connaissances dans le but d'étayer son action militante.

C'est à cette époque que Ferrer publie son premier ouvrage, un *Traité d'Espagnol pratique*, qui obtient un large succès en raison de sa conception résolument novatrice. Il s'agit en effet du premier ouvrage de ce genre qui n'aborde pas l'étude d'une langue par le biais des thèmes et versions, mais par des dialogues familiers que l'on peut tenir au café, dans la rue... Militant dans l'âme, Ferrer n'hésite pas à y faire figurer des phrases telles que « *On assure qu'il n'y aura pas de paix tant que le peuple n'aura pas proclamé la République* ».



Pichet en faïence du Nord (1909) représentant Francisco Ferrer

En 1900, de retour à Barcelone, nanti d'une promesse de fonds accordée par une amie qui, à sa mort en 1901, lui laissera un héritage considérable, Ferrer met en branle son projet d'École Moderne. Ce sera une école qui aura pour but « *d'arracher des cerveaux ce qui divise les hommes (religion, fausse idée de la propriété, patrie, famille, etc.) [...]* ». Elle sera mixte, ouverte aux enfants la journée et aux adultes le soir. On y donnera des conférences, on y trouvera des locaux à la disposition des syndicats, associations d'ouvriers, « *sociétés de résistance qui [...] travailleront à obtenir leur complète émancipation* ».

Restent à abattre quelques obstacles majeurs : dans cette Espagne qui respire encore le parfum nauséabond de l'Inquisition, les éducateurs et les livres autres que ceux produits par l'Église sont rares. Ferrer parvient à s'assurer le concours de pédagogues renommés. En ce qui concerne le matériel scolaire, il ouvre une maison d'édition liée à l'école, *La Editorial*, destinée à produire les livres nécessaires ainsi qu'un « journal d'école » dont les colonnes seront ouvertes aux élèves !

Ouverte en octobre 1901 avec 12 fillettes et 18 garçons, l'École Moderne remporte rapidement un énorme succès : en 1905, il y aura 147 succursales en Catalogne. En 1908, Barcelone compte 10 écoles modernes totalisant un millier d'élèves, et des établissements fonctionnent dans toute l'Espagne. Des écoles modernes sont également fondées au Portugal, au Brésil, à Lausanne et à Amsterdam. Largement inspiré de Paul Robin et de Cempuis, l'enseignement est rationnel et scientifique.

Cependant, l'Église et l'État ne peuvent tolérer cette école si émancipatrice. Un premier incident a lieu en 1906 : Ferrer est accusé d'être l'instigateur d'un attentat contre le roi Alphonse XIII. Il est emprisonné, et l'École fermée. Il est acquitté par un tribunal civil, sans pour autant que les locaux de Barcelone puissent être rouverts. Mais au printemps 1909, en protestation contre une expédition militaire au Maroc, la Catalogne et Barcelone s'embrasent. S'y rendant à cette occasion, il est arrêté, jugé par un Conseil de guerre lors d'une parodie de procès sans pouvoir se défendre, condamné à mort et exécuté 4 jours après le procès, le 13 octobre 1909, cette précipitation étant justifiée par l'immense capital de sympathie dont jouit Ferrer dans le monde entier. Aux soldats qui le mettent en joue, il crie : « *Mes enfants, visez bien ! Ce n'est pas votre faute. Je suis innocent. Vive l'École Moderne !* ».

F. Mirail

Prochain article: Ecole Moderne au Brésil